

1

La poésie du Moyen Âge au XVIII^e siècle

1. Histoire du genre, du Moyen Âge au XVIII^e siècle

La poésie au Moyen Âge et au XVI^e siècle

Les grands poètes du Moyen Âge

Une grande poétesse du XII^e siècle : Marie de France

Le XII^e siècle est l'époque où fleurissent les romans de la littérature courtoise. Plusieurs versions des aventures du Roi Arthur ou de Tristan et Iseut voient le jour.

Une de nos premières poétesse, Marie de France, compose des **lais** (courtes pièces de vers), dont l'un, le *Lai du chèvrefeuille*, conte l'une des rencontres clandestines de Tristan et Iseut. Après leur séparation, Tristan rôde autour de la cour du roi Marc, se tient informé des activités du roi et de la reine, et guette la moindre occasion de revoir Iseut. C'est ainsi qu'il apprend où la reine doit passer pour se rendre à Tintagel, capitale du royaume de Marc. Il se dissimule alors au bord du chemin, et laisse à Iseut un message gravé sur une branche de coudrier décorée de chèvrefeuille :

« [...] Il en est de leur couple comme du chèvrefeuille qui se fixe au coudrier : une fois qu'il l'enlace et se noue autour de l'arbuste, ils peuvent vivre ensemble fort longtemps, mais si on veut les séparer, le coudrier ne tarde pas à mourir, et le chèvrefeuille ne lui survit pas. « Bien-aimée, ainsi de nous : ni vous sans moi, ni moi sans vous. »

Traduction de Jean-Charles Payen, Éditions Garnier.

Les poètes du XV^e siècle : Charles d'Orléans et François Villon

Charles d'Orléans demeure vingt-cinq ans captif en Angleterre, après avoir été fait prisonnier par les Anglais à la bataille d'Azincourt. À son retour, il fait de sa cour de Blois un haut lieu de la poésie. Il chante lui-même la douleur de l'exil dans sa ballade *En regardant vers le pays de France*. Son rondeau le plus célèbre, *Le temps a laissé son manteau*, est d'une tout autre tonalité, et célèbre avec gaieté l'arrivée du printemps. En voici les premiers vers, traduits par nos soins :

« Le temps a laissé son manteau.
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil rayonnant, clair et beau. »

François Villon, licencié et maître ès arts, n'en mène pas moins une vie aventureuse et dissolue, fréquentant aussi bien les malfaiteurs que le milieu de la Sorbonne et de la basoche (c'est-à-dire les gens de justice). Charles d'Orléans et Louis XI le sauvent plusieurs fois de la potence. L'opposition entre la tentation des plaisirs de la vie et l'aspiration à une foi religieuse profonde, doublée de la conscience tragique de la fuite du temps, caractérise cette œuvre originale.

L'Épithaphe Villon, dite *Ballade des pendus* est écrite alors qu'il est une fois de plus incarcéré et condamné à être pendu. Il ne sait pas encore qu'il en réchappera. Dans ce célèbre poème, il exprime son effroi devant la mort et un sentiment de communion avec ses frères d'infortune, attendant comme lui d'être pendus. Il choisit de faire parler les pendus, comme une voix d'outre-tombe venue solliciter les prières des vivants (vers traduits par nos soins) :

« Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis*. [...] »

*Si vous avez pitié de nous (les pauvres), Dieu aura plus tôt pitié (merci) de vous.

La poésie au XVI^e siècle

L'Humanisme : les poètes de La Pléiade

Voir 2. Proposition d'un parcours d'étude de l'Humanisme

Les poètes lyonnais et les poètes de la Pléiade

Née au XIV^e siècle en Italie, la pensée humaniste s'est répandue à travers toute l'Europe auprès d'un public cultivé : les traductions des œuvres antiques, les essais et réflexions du Hollandais Érasme ou du Français Rabelais, la diffusion de l'œuvre de l'Italien Dante, contribuent au développement d'une nouvelle conception de l'homme et du savoir.

C'est dans ce contexte que les auteurs vont abandonner les anciens genres du Moyen Âge et inventer, en français, de nouveaux genres, plus dignes du lecteur cultivé du XVI^e siècle.

Les poètes lyonnais s'inscrivent dans cette dynamique de renouveau.

L'œuvre de Maurice Scève est influencée par Pétrarque. Dans *Délie*, objet de la plus haute vertu (1544), il exprime son cheminement vers un dépassement de l'amour humain, pour parvenir à l'amour idéal. Il excelle dans l'art de la concision puisque la forme poétique qu'il a choisie, le dizain (dix vers de dix syllabes), l'y contraint.

Pour sa part, Louise Labé se démarque de Maurice Scève et de Pétrarque en adoptant un ton original, intime et sincère, dans la poésie amoureuse de son temps. S'inspirant de sa propre expérience, celle d'un amour de jeunesse avec un gentilhomme qui la quittera, elle décrit, dans ses *Sonnets*, les joies et les peines de l'amour. Elle dit aussi bien la joie du cœur, le plaisir du corps que la douleur de l'absence. Un de ses sonnets les plus célèbres, « Je vis, je meurs », dépeint l'ambiguïté de l'amour qui déchire l'être entre deux pôles contradictoires. En voici la première strophe, traduite par nos soins :

« Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie.
J'ai chaud extrême en endurant froidure ;
La vie m'est trop molle et trop dure.
J'ai grands ennuis entremêlés de joie. »

Ainsi, avant la Pléiade, les poètes lyonnais tentent d'exprimer en vers français les pensées les plus complexes et les analyses les plus subtiles.

La Pléiade est le nom donné à un groupe de sept poètes considérés comme une constellation poétique par allusion aux sept filles d'Atlas. Zeus changea ces dernières en colombes pour les soustraire au géant Orion, puis les plaça parmi les constellations. Cette désignation est appliquée pour la première fois à sept poètes alexandrins, au III^e siècle avant Jésus-Christ. Au XVI^e siècle, le terme est repris pour désigner le groupe de poètes qui se rassemble autour de Ronsard, et qui comprend Joachim du Bellay, Jean Antoine de Baïf, Pontus de Tyard, Jodelle, Rémi Belleau et Jacques Peletier du Mans. Nombre d'entre eux reçoivent une éducation humaniste au collège de Coqueret.

En 1549, un **manifeste**, intitulé *Défense et illustration de la langue française*, signé par Du Bellay, exprime leur volonté de renouveler la poésie et la langue française. En effet, il ne s'agit plus pour les auteurs de résumer ou de traduire les œuvres de l'Antiquité grecque ou latine, mais il leur faut composer directement en français des œuvres tout aussi valables : c'est le sens de l'expression « illustrer la langue française ». On abandonne les genres anciens comme les rondeaux, les ballades, les chansons au profit de nouvelles formes, comme le sonnet. Du Bellay, en particulier, a su adapter au français cette forme empruntée à l'Italien Pétrarque, et promise à un bel avenir.

Pour « défendre la langue française », il convient de l'enrichir de nouveaux mots, grâce à un certain nombre de procédés : la fabrication de verbes à partir des noms (« seigneur » donne « seigneuriser ») ; la transformation des adjectifs en noms (« l'obscur », « le chaud ») ; l'invention de diminutifs (« perlette ») ; les emprunts au vocabulaire technique (le terme agricole « javelle », par exemple). Il faut également démarquer la langue poétique de la langue courante, grâce à

l'emploi de figures de style telles que la comparaison, la métaphore, la périphrase, l'hyperbole. Le recours à la mythologie et aux comparaisons historiques contribue aussi à l'invention d'une nouvelle langue poétique.

Parmi les poètes de la Pléiade, deux figures émergent plus particulièrement : celles de Du Bellay et de Ronsard. La réussite sociale de Du Bellay est moindre que celle de son contemporain, mais pas la qualité de sa poésie. Son recueil le plus connu s'intitule *Les Regrets*, et date de son expérience de secrétaire à Rome auprès de son oncle, le cardinal Jean du Bellay. Il traduit dans ses vers la nostalgie de son Anjou natal, notamment dans « Heureux qui comme Ulysse », dont voici le début (orthographe modernisée par nos soins) :

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme celui-là qui conquiert la toison*,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison,
Reverrai-je le clos* de ma pauvre maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage ? [...] »

*Jason, qui conquiert la Toison d'or avec les Argonautes.

*clos : jardin

Il décrit aussi sa vie quotidienne à Rome, les tracasseries administratives et les travers de la Cour pontificale dont il fait une satire caustique. Les courtisans savent l'art de « Seigneuriser chacun d'un baisement de main », et le poète dénonce leur hypocrisie dans le sonnet « Marcher d'un grave pas, et d'un grave sourci... »

Finalement, le recueil des *Regrets* prend la forme d'un journal personnel : Du Bellay est l'un des premiers à utiliser de cette manière l'écriture poétique, comme en témoignent ses propos dans le premier sonnet du recueil (orthographe modernisée par nos soins) :

« Je me plains à mes vers, si j'ai quelque regret,
Je me ris avec eux, je leur dis mon secret,
Comme étant de mon cœur les plus sûrs secrétaires. [...] »

Plus chanceux que Du Bellay, Ronsard connaît la gloire et la notoriété grâce à son statut de poète officiel de la Cour, auprès de Henri II d'abord, puis de Charles IX. Surnommé le « Prince des poètes », il doit sa célébrité à ses recueils amoureux qui chantent tour à tour les amours de Cassandre, puis de Marie et d'Hélène. Il reprend à son compte le motif épicurien du « Carpe diem », qui signifie « cueille le jour », c'est-à-dire « profite de l'instant présent ». Ses poèmes mêlent ainsi des considérations sombres sur la fuite du temps et un joyeux appel à la vie. On peut citer le célèbre poème « Mignonne, allons voir si la rose », ou encore « Quand

vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle », tiré des *Sonnets pour Hélène*. Après avoir brossé à Hélène un tableau bien noir de sa vieillesse à venir et de sa propre mort, Ronsard termine le sonnet par un vibrant appel à la vie pour convaincre la belle d'accepter son amour (orthographe modernisée par nos soins) :

« Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. »

L'engagement des poètes

La poésie du XVI^e siècle reflète aussi la souffrance d'une époque déchirée par les guerres de religion. Les thèses de Luther ébranlent les consciences, et la Réforme divise l'Europe.

Les poètes de la Pléiade ont une haute opinion de leur rôle auprès des Grands de la Cour. Parce qu'il est inspiré par les Muses, le poète participe à un univers presque divin : il peut ainsi prodiguer conseils et avis au roi.

Ronsard ouvre son œuvre aux préoccupations politiques de son temps. Dans son *Discours des misères de ce temps* (1562), heurté par la violence des affrontements entre catholiques et protestants, et inquiet pour l'unité du pays, il prend parti contre les protestants de manière véhémement.

Si Ronsard défend la cause des catholiques, le poète Agrippa d'Aubigné, pour sa part, soutient celle des protestants. Dans *Les Tragiques*, il donne à voir un tableau réaliste et terrifiant de la France ravagée par les guerres civiles (« Misères »). Il dresse la liste des horreurs perpétrées par les catholiques, puis annonce le châtement des coupables par la justice divine (« Vengeances »). Il imagine enfin le tribunal du jugement dernier où seront convoqués les criminels (« Jugement »). Il donne la parole aux éléments pour accuser ceux qui méritent une mort éternelle. Voici quelques vers de l'épilogue des *Tragiques* (orthographe modernisée par nos soins) :

« [...] L'air encore une fois contre eux se troublera,
Justice au Juge saint, trouble, demandera*,
Disant : « Pourquoi, tyrans et furieuses bêtes,
M'empoisonnâtes-vous de charognes, de pestes,
De corps de vos meurtris* ? » « Pourquoi, diront les eaux,
Changeâtes-vous en sang l'argent de nos ruisseaux ? » [...]

*comprendre : « l'air trouble demandera justice au juge saint, disant... ».

*vos meurtris : les gens que vous avez tués

La poésie du XVII^e et XVIII^e siècles

La poésie précieuse

Le mouvement baroque et la Préciosité

Bien qu'Henri IV ait mis fin aux guerres de religion à la fin du XVI^e siècle, la première moitié du XVII^e siècle est une période politique instable. En effet, la monarchie tente de s'imposer en unifiant son pouvoir, mais les nobles résistent pour protéger les avantages du système féodal : c'est l'époque de la Fronde (1648-1653). Par ailleurs, les grandes découvertes du XVI^e siècle relativisent la place de l'homme dans le monde : d'autres civilisations, d'autres religions existent. L'homme n'est plus le centre de l'univers.

Cette période troublée voit émerger un large mouvement artistique européen, touchant à la fois la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique et la littérature : le baroque. Le mot « baroque » vient du portugais « barrocco », qui signifie « perle irrégulière ». L'irrégularité est donc l'une des caractéristiques essentielles de l'esthétique baroque, à laquelle s'ajoutent l'instabilité, la profusion et le mouvement. Les thématiques de l'illusion et de la métamorphose sont prépondérantes.

Le courant précieux est une sorte de prolongement du mouvement baroque. Il s'épanouit d'abord dans les salons mondains des femmes de l'aristocratie, comme celui de Madame de Rambouillet, que le poète Voiture fréquente avec assiduité. Dans ces salons, on prône le raffinement des mœurs et du langage. On apprécie l'élégance recherchée des œuvres littéraires qui y sont lues. L'art de la conversation est exercé avec virtuosité, et la relation amoureuse est au centre des discussions. Enfin, l'assistance prend plaisir à divers jeux littéraires et mondains, l'énigme ou le portrait par exemple.

Un genre privilégié : la Poésie

La poésie est le genre privilégié de la Préciosité. Mieux que toute autre, l'écriture poétique semble propre à exprimer en langage choisi les subtilités du sentiment amoureux. Les poètes précieux reprennent ainsi à leur compte la forme du sonnet, initiée par Pétrarque, et passent maîtres dans l'art de la pointe qui l'achève. Ils utilisent également le rondeau, qui fait alterner strophes et refrains, ou le madrigal, petit poème amoureux au ton léger. Ainsi *La Guirlande de Julie* est un recueil de madrigaux célébrant la beauté de Julie de Rambouillet, la fille de la célèbre marquise. Il est composé par les fidèles du salon en l'honneur de la fête de Julie. Chaque poème porte le titre d'une fleur qui symbolise les charmes de la jeune fille. Enfin, la poésie précieuse recourt aussi au blason, qui consiste à décrire avec raffinement une partie du corps féminin en la magnifiant.

Pour exprimer toutes les nuances du sentiment amoureux, les poètes précieux s'inspirent des auteurs baroques, et leur empruntent des figures de style telles que l'hyperbole, qui permet d'exalter la perfection de l'être aimé, l'antithèse, qui rapproche avec force des idées contraires, et surtout la métaphore et la périphrase, qui détournent le langage de son expression directe, jugée trop triviale par les Précieux.

On peut citer des poètes tels que Saint-Amant ou Tristan L'Hermitte. Mais c'est surtout chez Vincent Voiture que la préciosité s'épanouit. Le sonnet de *La Belle Matineuse* rend hommage à la femme aimée, qui surpasse la splendeur du soleil, dans l'éblouissement de l'aurore. Les quatrains mettent notamment en valeur le goût immodéré du poète pour la périphrase :

« Des portes du matin l'amante de Céphale*
 Ses roses épanchait dans le milieu des airs,
 Et jetais sur les cieus nouvellement ouverts,
 Des traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale,

 Quand la Nymphé divine, à mon repos fatale,
 Apparut et brilla de tant d'attraits divers
 Qu'il semblait qu'elle seule éclairait l'univers
 Et remplissait de feux la rive orientale. »

*Céphale : l'Aurore

Outre l'éloge de la femme aimée, la poésie baroque exprime aussi une angoisse liée à la mort, notamment dans les poèmes de Théophile de Viau comme « La frayeur de la mort ébranle le plus ferme ». Des évocations macabres mettent en garde contre la fragilité de la vie humaine et rappellent combien le monde est instable, à l'instar des nombreuses vanités présentes dans la peinture à cette époque.

La poésie classique

L'avènement du classicisme

En réaction contre les excès du baroque, un autre mouvement émerge en France au cours du XVII^e siècle : le classicisme. Bien que les bornes du **classicisme** soient difficiles à fixer avec précision, on peut faire coïncider l'âge classique avec la monarchie absolue de Louis XIV (1661-1715). L'idéal classique de perfection et d'ordre correspond à un pouvoir politique stable et durable. L'Académie française, créée en 1634 par Richelieu, est l'institution garante de l'ordre et des règles classiques.

La poésie didactique

Les épanchements lyriques n'ont guère leur place dans la doctrine classique, qui prône la mesure et le respect des bienséances. « Le Moi est haïssable », dira Pascal. Au XVII^e siècle le « je » cède la place à l'étude de la nature humaine en général, ce que fera Molière dans son théâtre, et ce que fera le poète majeur du XVII^e siècle, La Fontaine.

En effet c'est le registre **didactique** qui s'impose avec les célèbres *Fables* de La Fontaine. La doctrine classique de l'**imitation** veut que l'on imite les Anciens pour les égaler ou pour les surpasser. La Fontaine s'inspire ainsi des fables de l'Antiquité, notamment de celles du grec Ésope (VII^e – VI^e siècles av. J.-C.), ou de l'écrivain latin Phèdre (15 av. J.-C.-50 apr. J.-C.), mais c'est lui qui leur donnera leurs lettres de noblesse par son style inimitable. « Mon imitation n'est point un esclavage », proclame-t-il lui-même dans l'*Épître à Huet*. Ses *Fables* sont l'œuvre de toute une vie : près de trente ans séparent la première édition, qui date de 1668, de l'édition posthume de 1696 ; douze livres sont publiés.

Appartenant au genre de l'**apologue**, la fable séduit le lecteur par l'agrément de son récit et l'instruit par sa morale, ce qui correspond bien au mot d'ordre de l'esthétique classique, « instruire et plaire ». Voici comment La Fontaine définit la fable :

« Une morale nue apporte de l'ennui.
Le conte fait passer le précepte avec lui. »

La Fontaine donne de la vivacité au récit par la variété des procédés qu'il emploie. La variété des mètres (c'est-à-dire de la longueur des vers) évite toute monotonie, et permet de mettre en relief les vers plus courts par exemple. La variété des types de discours utilisés est elle aussi remarquable, et permet parfois de transformer le récit en une véritable petite saynète théâtrale : la fable

« Les Animaux malades de la peste » est un chef-d'œuvre du genre, puisque La Fontaine y fait alterner avec brio tous les types de discours : direct, indirect, indirect libre. Cette variété donne du rythme au récit, et permet des effets d'accélération qui donnent de l'allant à la narration.

Le choix des mots, dont aucun n'est laissé au hasard, permet de dire beaucoup en peu de vers : la puissance évocatrice du début de la fable « La Laitière et le Pot au lait », par exemple, permet au lecteur d'imaginer très vite le personnage principal et la situation :